

Entre subjectivation et goulet d'étranglement : Ce que dit la machine et ce que fait l'humain

Béatrice Costa et Traudl Heupgen

Université de Mons

beatrice.costa@umons.ac.be / traudl.heupgen@umons.ac.be

1. Le sujet comme élément anthropologique central du langage

La question « Qu'est-ce que traduire ? » en implique une autre, tout aussi essentielle : « Qu'est-ce qu'une traduction ? », voire « Qu'est-ce qu'une traduction humaine et comment la distinguer de la traduction réalisée par la machine ? » Pour tenter d'y répondre, rappelons d'abord une définition, à la fois simple et largement répandue : L'activité traductive consiste à produire un texte dans une langue donnée – la langue cible – à partir d'un texte rédigé dans une autre langue – la langue source (BOWKER, 2023, 11). Cette définition, ancrée dans les usages, semble aller de soi, ce qui explique sa présence dans un ouvrage destiné aux non-spécialistes de la traduction : *De-mystifying Translation : Introducing Translation to Non-Translators* de Lynne Bowker (2023). Elle renvoie à un élément central de la perception commune de la traduction en mettant en avant la notion de « texte », généralement considérée, aussi bien par les traducteurs que par les non-traducteurs, comme l'unité de référence associée à l'acte de traduire. Selon le consensus – ou, pour reprendre les mots d'Henri Meschonnic, conformément « à ce qui semble devenu la vulgate¹ » –, un texte est une unité cohérente, caractérisée par une continuité discursive et une finalité, même minimale, de sorte que, dans un contexte donné, le simple mot « Bonjour » peut constituer un texte à part entière (BOWKER, 2023, 12).

Dans ce même ordre d'idées, le lecteur nourrit des attentes précises quant à la structure et au style d'un texte, attentes qui varient selon la langue employée, l'auteur et le contexte. Cet article, par exemple, publié dans une revue francophone, s'inscrit dans une démarche visant à répondre aux attentes d'un lectorat intéressé par la question du *quid* traduire ? Il explore une notion spécifique – à savoir celle de la « subjectivation » – tout en respectant les codes propres aux articles évalués par des pairs. Ses lecteurs le percevront vraisemblablement comme une unité structurée, dotée d'un début et d'une fin identifiables, tant cette structuration contribue à limiter la polysémie dans un champ sémantique donné, et, par là même, à assurer la cohérence du texte (REMY-GIRAUD & PANIER, 1996). Un autre aspect mis en avant

dans les définitions de la traduction est que toute traduction suppose la production d'un nouveau texte à partir d'un texte préexistant (KENNY, 2022, 24). Cette conception inscrit le texte traduit dans une dynamique intertextuelle, établissant un lien entre deux textes distincts : le texte source et le texte cible. Pour certains traductologues, il s'agit d'une caractéristique essentielle de l'activité traductive, alors que pour d'autres, la notion de sens n'est pas définitoire de l'acte traductif. Ainsi, Dorothy Kenny décrit cet écart comme suit :

Some commentators would go further than this and say that the relation in question is one of having the “same meaning”, but many philosophers and linguists – who understand meaning admittedly in quite sophisticated, technical ways – tend to shy away from claims of “same meaning” in translation. (KENNY, 2022, 24²).

Cet « autre aspect » en inclut toutefois un troisième : l'idée que traduire revient à créer un nouveau texte à partir d'un texte préexistant (KENNY, 2022, 24). Dans cette perspective, l'opposition entre traduction humaine et traduction automatique résiderait dans la prétendue aptitude de la machine à restituer une équivalence de sens parfaite, assurant ainsi une correspondance exacte entre le texte source et le texte cible. Or, c'est justement cette prétendue aptitude de la machine à restituer une équivalence de sens parfaite qui suscite la réserve des philosophes et des linguistes, lesquels soulignent la complexité du processus traductif et la part de subjectivité inhérente à la traduction humaine. Pour Meschonnic (qui fait partie de ceux “who understand meaning admittedly in quite sophisticated, technical ways”), l'équivalence s'étend non pas au sens des mots pris isolément, mais à l'ensemble du texte et à sa dynamique propre. L'activité traduisante ne se résume pas à la restitution de la sémantique des unités lexicales ; elle vise avant tout à reproduire l'effet global que le texte exerce dans la langue source. Il s'agit de traduire – certes – ce que les mots disent, mais aussi et surtout ce qu'ils font dans le discours. Le penseur du langage est en effet convaincu qu'

une bonne traduction ne doit pas être pensée comme une interprétation. Parce que l'interprétation est de l'ordre du sens, du signe. Du continu. Radicalement différente du texte, qui fait ce qu'il dit. Le texte est porteur et porté. L'interprétation seulement portée. La bonne traduction doit faire et non seulement dire. Elle doit, comme le texte, être porteuse et portée. (MESCHONNIC, 1999, 22).

Nous avons désormais deux définitions fondées sur des perspectives différentes, qui s'opposent, du moins en partie, dans leur conception même de l'acte traductif. Nous les avons

juxtaposées ici, afin de confronter les notions qu'elles mobilisent et de mieux saisir les points de divergence qui les séparent :

Définition 1 : La traduction consiste à produire un texte dans une langue donnée – la langue cible – à partir d'un texte rédigé dans une autre langue – la langue source.	Définition 2 : Le traduire s'inscrit dans un continuum reliant la langue source à la langue cible, où le texte traduit, à la fois porteur et porté, se trouve pris dans la dynamique même de l'acte traduisant.
---	---

Par sa généralité, la définition 1 – préconisée par les théories traductionnelles fonctionnalistes ou sémiotiques et incluant aussi bien les traductions réalisées par des machines que celles effectuées par des humains – s'applique à tout type de traduction, en décrivant un processus simple : le passage d'une langue à une autre, sans en préciser les modalités ni les enjeux. La traduction y est envisagée comme un processus visant à faire disparaître le texte source au profit d'une équivalence immédiate et univoque. La définition 2, en revanche, s'appuie sur une approche différente, en décrivant la traduction comme une activité foncièrement anthropologique. Plutôt que de s'ancrer dans le dualisme langue source/langue cible, elle repose sur l'idée d'un continuum, un axe en perpétuel échange, où « le traduire » n'est plus un transfert mais une activité s'inscrivant dans un mouvement de transformation et de recreation. Ce continuum se manifeste dans la dynamique même de l'acte traduisant : il ne s'agit pas simplement de transposer un contenu, mais de faire en langue cible ce que le texte accomplit en langue source.

La notion de « continuum » implique une écriture en train de se faire, un processus dynamique où le traducteur occupe une position mouvante entre le texte source et le texte cible. Il ne se situe ni à l'un ni à l'autre extrême, mais quelque part sur cet axe en tension, dans un espace intermédiaire où se rejoue sans cesse la question du sujet. À la fois porteur et porté, le texte traduit porte une parole tout en étant lui-même façonné et traversé par elle, sculptant ainsi, dans l'acte même de la traduction, le sujet qui l'habite. Trouver des équivalents de discours implique donc de considérer à la fois l'activité du sujet et la façon dont son discours est porté par le texte. C'est dans cette mise en jeu du sujet que réside l'intérêt anthropologique du traduire, qui consiste à « exposer – avec la vulnérabilité qui en est le prix – les

fonctionnements du sujet, à travers lesquels la société elle-même est exposée.» (MESCHONNIC, 1982, 71).

Bien au-delà du simple dualisme texte source/texte cible, le sujet constitue ainsi l'élément anthropologique central du langage. Il dépasse la matérialité du texte et engage une réflexion qui s'inscrit dans une théorie du discours. Prendre en compte le sujet conduit à dépasser une conception du sens fondée sur l'équivalence, au profit d'une autre forme d'unité, définie non plus par sa clôture (un début et une fin), mais par l'inscription d'un sujet dans le discours. Cette unité se distingue par son ouverture, son inachèvement et son irréductible fragmentation.

Le « sujet » mérite un examen approfondi, d'autant plus que les traductologues le considèrent sous sa dimension essentiellement « philosophique », estimant qu'il n'a pas sa place dans les théories traductives. Or, chez Meschonnic, le sujet est indissociablement lié à la pensée du langage, cette relation constituant le fondement même de sa réflexion. Sa démarche puise son origine autant dans la linguistique que dans la philosophie, qui interroge depuis toujours la conscience, sa nature et ses capacités d'action. Le tournant par le sujet s'inscrit à la croisée de ces deux disciplines, où Meschonnic situe la rencontre entre la révolution théorique d'Émile Benveniste et sa propre conception du lien entre langage et sujet. Par son analyse du rapport entre « dire » et « faire », Benveniste a ouvert une nouvelle voie, celle de l'accomplissement de l'énonciation, bien avant que des théoriciens comme John Langshaw Austin n'en redéfinissent les contours. Cet « accomplissement » aurait pu – si la pensée de Benveniste avait été davantage prise en compte – prévenir ce que Meschonnic qualifie de « dérive » pragmatique :

Le rôle de fondateur décerné à Benveniste est la façade du dépassé. Concernant le rapport entre dire et faire, contrairement à ce qui semble devenu la vulgate, et que redit Catherine Kerbrat-Orecchioni, ce n'est pas « grâce à Austin qu'on le sait », puisque, dès 1958, quatre ans avant Austin, Benveniste analysait et reconnaissait l'accomplissement par l'énonciation dans « De la subjectivité dans le langage », toute la dérive vers l'étude des « conditions de réussite », qui a tourné la linguistique du discours vers la pragmatique, tendant à chercher le faire hors du langage. (MESCHONNIC, 1995, 33)

Dans la section suivante, nous explorerons comment ce lien entre « sujet », « énonciation », « langage » et « langue », tel qu'établi par Émile Benveniste, a constitué le socle de la théorie traductive de Meschonnic. Alors que la traductologie contemporaine a largement perdu de vue

le dialogue entre linguistique et philosophie, nous chercherons à rétablir ce lien, qui constitue un pilier central de la réflexion meschonnicienne. Ce faisant, nous examinerons en quoi le sujet, loin de se réduire à l'individu, fait appel à une conception de la subjectivité qui dépasse le cadre psychologique. Meschonnic privilégie en effet la notion de subjectivation plutôt que celle de subjectivité, insistant sur le fait que la subjectivité dans le langage ne peut être réduite à des éléments psychologiques. Nous analyserons également comment une approche lexicaliste de l'énonciation, qui pourtant prétend dépasser la pensée de Benveniste, échoue non seulement à l'actualiser, mais néglige aussi la question du sujet dans sa pleine complexité, une complexité qui montre combien la pensée de Benveniste demeure d'actualité pour toute réflexion traductive visant à appréhender le rôle fondamental du langage et de l'énonciation dans la construction du sens.

2. Le sujet chez Benveniste et la conception meschonnicienne de la subjectivation

La notion de sujet constitue le fondement de la théorie de l'énonciation élaborée par Benveniste dans ses *Problèmes de linguistique générale*, qui rassemble des études et articles ayant, comme l'indique le nom de l'ouvrage, pour objectif de contribuer à l'élaboration d'une problématique du langage. Cette conception est déjà profondément révélatrice d'une pensée du langage qui le considère non pas comme un savoir ou une théorie à acquérir de manière définitive, mais comme une réflexion continuellement reformulée. Cette idée de renouveau traduit l'essence même de l'énonciation selon Benveniste, pour qui le langage produit la réalité chaque fois de manière inédite. En qualifiant ses réflexions de « problèmes », le théoricien adopte une posture active, se constituant lui-même en sujet de sa pensée. Benveniste voit l'art de penser comme l'art du problème, et, comme l'écrit Gérard Dessons, « le problème implique un sujet actif, qui ne subit pas le difficile, mais l'“attaque” [...]. “Formuler” pour la première fois une question, et le faire dans des “termes propres”, c'est indissocier, dans l'activité même de penser, conceptualisation et subjectivation. » (DESSONS, 2006, 12). Dès le titre de l'ouvrage, ces considérations, nous le verrons, jouent un rôle crucial dans la compréhension de la théorie de l'énonciation, ainsi que dans celle de la notion de sujet.

Les travaux de Benveniste s'inscrivent dans une anthropologie du langage et entretiennent, de ce fait, des liens étroits avec la philosophie, comme le reconnaissait lui-même le penseur de l'énonciation ; ce dernier estimait en effet qu'une réflexion sur « la forme et le sens dans le langage » relèverait davantage du philosophe que du linguiste (DESSONS, 2006, 16). Mais outre son dialogue avec la philosophie, Benveniste se distingue au sein de la linguistique de

son époque en élaborant une théorie qui articule à la fois langage et langue. En effet, si la théorie de l'énonciation s'impose incontestablement comme une théorie du langage, elle n'écarte pas pour autant la dimension de la langue, qu'elle appréhende notamment à travers les formes verbales, les déictiques et les indices de personne. Les pronoms, l'un des « problèmes » traités par Benveniste, constituent selon lui « à la fois un problème de langage et un problème de langues, ou mieux, [...] il n'est un problème de langues que parce qu'il est d'abord un problème de langage » (BENVENISTE, 1966, 251). La théorie de Benveniste s'inscrit également dans une pensée du discours, encore relativement nouvelle à l'époque, qui le distingue de la parole : en effet, cette dernière se rapporte à l'énoncé, tandis que le discours renvoie à l'énonciation, c'est-à-dire à l'acte de produire un énoncé. Un raisonnement similaire peut être observé en ce qui concerne la distinction entre signe et phrase, où le signe est une unité de la langue, de l'énoncé, tandis que la phrase représente une unité du discours, se situant du côté de l'énonciation, du sujet (BENVENISTE, 1966, 130). L'importance de la présence du sujet émerge ainsi de cette conception benvenistienne des notions d'énonciation, de discours, de langue et de langage : l'énonciation « suppose la conversion individuelle de la langue en discours, dont le locuteur est un paramètre essentiel » (BENVENISTE, 1974, 81).

Cette idée de « conversion individuelle » se réfère à la notion de subjectivité dans le langage. Benveniste la définit comme suit :

La subjectivité [...] est la capacité du locuteur à se poser comme « sujet ». Elle se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même [...], mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues qu'elle assemble. [...] Est « ego » qui *dit* « ego ». (BENVENISTE, 1966, 260)

Ainsi, la subjectivité émerge comme une faculté propre au langage, qui constitue lui-même la condition de la subjectivité, car, comme le souligne Benveniste, « c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet » (BENVENISTE, 1966, 259). L'expression « est "ego" qui *dit* "ego" » rappelle indéniablement la pensée de Meschonnic et sa vision du rapport entre « dire » et « faire », où le texte accomplit ce qu'il énonce, et où le sujet se « fait » à travers son énonciation. Elle fait également écho à la notion d'inviduation développée par Benveniste, une notion à la fois philosophique et anthropologique. Désignant le « processus par lequel un locuteur se réalise comme quelqu'un » (DESSONS, 2006, 101), elle se rapproche aussi de la conception meschonnicienne de subjectivation. Selon Benveniste, individuation et langage sont interdépendants ; il n'est de langage que parce que le locuteur se pose en tant que sujet et se renvoie à lui-même comme « je » sans son discours

(BENVENISTE, 1966, 260). Ici, le « je » dépasse la simple notion de pronom personnel, sa fonction n'étant pas purement formelle. La subjectivité est inhérente au langage, malgré les différences formelles entre les langues ; elle transcende la forme, même si, d'après Dessons, certaines catégories linguistiques assurent la « manifestation explicite » de la subjectivation (DESSONS, 2006, 102), telles que les indices de personne et de déixis, les auxiliaires de modalité ou les temps verbaux. Le « je » décrit par Benveniste renvoie plutôt au processus par lequel le locuteur s'affirme dans son individualité en tant que « moi », par rapport à « toi » et « lui ». Il s'agit ainsi d'une relation fondamentale, capable d'exister en présence ou en absence de marques linguistiques réelles. Benveniste désigne « je » et « tu » comme des « instances de discours », en opposition à « il », qui, assurant une fonction de pronom, est susceptible de représenter n'importe quel syntagme d'un énoncé. Le théoricien de l'énonciation désigne « il » comme une « non-personne » et attribue à « je » et « tu » un statut distinct : Ceux-ci fonctionnent comme des « signes vides », qui se ne remplissent que lorsqu'un locuteur se les approprie, acquérant ainsi leur sens uniquement par leur référence à une réalité de discours. Ce sens ne peut émerger que dans et par l'énonciation, qui, rappelons-le, est toujours produite à nouveau. Ainsi, contrairement à « il », « je » et « tu » ne se rapportent pas de manière objective à l'espace et au temps, mais « à l'énonciation, chaque fois unique, qui les contient » (BENVENISTE, 1966, 252-254). Le statut particulier de « je » et « tu » réside en outre dans leur caractère réversible : Celui qui se pose comme « je » et désigne son interlocuteur comme « tu » deviendra à son tour « tu » dans le discours de l'interlocuteur, qui, lui, se posera à son tour comme « je ». Ces réflexions touchent à la notion d'intersubjectivité, mais Benveniste évoque également la « polarité des personnes » : « je n'emploie *je* qu'en m'adressant à quelqu'un, qui sera dans mon allocution un *tu* » (BENVENISTE, 1966, 260).

Les travaux de Benveniste reposent sur la prise en compte d'une historicité de l'énonciation, une notion qui constituera d'ailleurs l'un des fondements de la pensée meschonicienne. Tout lecteur avisé remarquera, chez Benveniste, l'usage abondant de termes précédés du préfixe « re » : renouveau, réinvention, recréer, reproduire...³ Il considère en effet le discours comme un événement unique, produit chaque fois à nouveau, la phrase n'existant qu'au moment où elle est énoncée et disparaissant aussitôt. Le discours se constitue alors comme une manifestation de l'historicité, cette dernière se discernant également derrière tous les « re » de Benveniste, qui sont des marqueurs d'historicité par excellence. Comme le résume Dessons, « par l'exercice du langage, le monde n'est pas un éternel retour, mais une constante création » (DESSONS, 2006, 14). Puisque « je » et « tu » sont investis de manière unique à

chaque énonciation, le locuteur se définit comme sujet au moment même de son discours, faisant ainsi du discours « l'événement par excellence, puisque l'expérience de la parole réalise la personne dans le discours » (DESSONS, 2006, 109). De cette manière, la pensée de Benveniste lie indissociablement subjectivité et historicité. Selon lui, la langue se fait discours en se structurant autour de la constitution du sujet dans le présent de sa parole. Le sujet n'est donc pas antérieur au langage, mais se réalise dans et par lui.

À la lumière de ces considérations, certes loin d'être exhaustives, il apparaît clairement dans quelle mesure la pensée de Benveniste a ouvert la voie à celle de Meschonnic. Ce dernier écrivait d'ailleurs : « Ce que j'entreprends ici n'est possible que par Benveniste, et ne vise qu'à le continuer » (MESCHONNIC, 1982, 45). En dépit de sa modestie, il convient néanmoins de souligner son élaboration d'une théorie traductive inédite, qui replace le traducteur au centre du traduire, notamment par le biais de la notion de subjectivation, indissociable de celle de rythme. Alors que Benveniste aborde l'énonciation principalement sous un angle linguistique, voire philosophique, les réflexions de Meschonnic explorent une dimension poétique du langage, où se conjuguent à la fois rythme et subjectivation. Ainsi Meschonnic écrit-il, se référant au rythme :

Dans le langage, il peut s'analyser comme l'organisation du discours par un sujet, et d'un sujet par son discours, faisant intervenir tout l'anthropologique exclu par le signe : le corps, la voix, la prosodie, qui remettent la poésie dans le langage ordinaire [...] (MESCHONNIC, 1985, 158)

La théorie du rythme permet de dépasser la langue et le signe pour appréhender le discours dans sa globalité en tant qu'indice de subjectivité. Chez Benveniste, la signifiante n'était déjà pas uniquement réalisée par le signe, mais aussi par le sujet et la situation d'énonciation : « le privilège de la langue est de comporter à la fois la signifiante des signes et la signifiante de l'énonciation » (BENVENISTE, 1974, 65). Mais selon Meschonnic, la subjectivité n'est pas uniquement produite par le signe, mais avant tout par le rythme. Celui-ci permet d'organiser la subjectivité dans le discours, il est « le dire à l'intérieur du faire » (MESCHONNIC, 1985, 137). Le rythme constitue, selon le théoricien, l'élément le plus subjectif du langage, soutenant ainsi « la subjectivation d'un système de discours par un sujet qui s'invente par et dans son discours, qui invente une historicité nouvelle » (MESCHONNIC, 2008, 209). Outre la notion centrale d'historicité, cette citation met également en lumière celle de subjectivation, intrinsèquement liée à la conception benvenistienne de l'individuation et de la subjectivité. Meschonnic lui préfère le terme de « subjectivation », davantage révélateur d'une action, d'un

continuum, d'un processus linguistique et poétique plutôt que d'une notion psychologique. Le rythme est, selon le penseur du langage, indicateur de la présence d'un sujet à l'œuvre, d'un processus de subjectivation en marche. Rythme et subjectivation s'inscrivent ainsi dans une dimension poétique du langage, une poétique qui ne concerne pas uniquement la poésie au sens strict :

Le rythme n'est plus une notion formelle, la forme elle-même n'est plus une notion formelle, celle du signe, mais une forme d'historicisation, une forme d'individuation. À bas le vieux couple de la forme et du sens. Est poème tout ce qui, dans le langage, réalise ce récitatif qu'est une subjectivation maximale du discours. Prose, vers, ou ligne. Un poème est un acte de langage qui n'a lieu qu'une fois et qui recommence sans cesse. (MESCHONNIC, 1999)

Ainsi, la subjectivation se produit en permanence, dépassant même le cadre linguistique : On la retrouve dans toute production, toute œuvre où l'artiste se positionne en tant que sujet, que ce soit dans le théâtre, le cinéma ou l'art pictural. Et surtout, la subjectivation est fondamentalement présente chez le traducteur, qui ne se contente pas de traduire les signes, mais qui réécrit, renouvelle, recrée ce que fait le texte source. En traduction, la subjectivation s'inscrit dans un lien continu entre le traducteur, la source et la cible. À la lumière des réflexions de Benveniste et des développements explorés tout au long de cet article, nous pouvons désormais saisir le processus de subjectivation tel que décrit par Meschonnic dans sa *Poétique du traduire* :

L'historicité d'une traduction, comme de toute œuvre originale, est fonction [...] de l'inscription en elle d'un sujet. *Sujet* défini non comme énonciateur au sens de la langue, grammaticalement [...], mais pour désigner la subjectivation maximale d'un discours. Ce que j'appelle le sujet du poème. Sujet spécifique. Cette subjectivation, quand elle a lieu, ressortit à une pratique et à une pensée du continu. Continu rythmique, prosodique, sémantique. Continu du langage à son sujet. Continu de langue à littérature, de discours à culture, de langage à histoire. (MESCHONNIC, 1999, 30)

Ainsi, la question de l'intelligence artificielle et de la traduction automatique se pose naturellement à la lecture de cette définition. Incontournables aujourd'hui, ces outils de traduction modernes permettent-ils encore de préserver les processus de subjectivation ? Si leur efficacité dans la production d'un texte traduit ne fait plus de doute, que devient l'acte même de la traduction, du continu, ce processus continu du traduire ? À l'heure de

l'intelligence artificielle, peut-on encore affirmer, comme le soutenait Dessons, qu'il « n'existe pas de zones de langage étrangères au processus de subjectivation » (DESSONS, 2006, 102) ?

3. Ce que dit la machine et ce que fait l'humain

C'est dans une interview accordée à Serge Martin (1954-2024), cher ami de Meschonnic, que ce dernier exprima avec toute la force de son engagement sa conception du continu du langage. Martin, qui nous a quittés trop tôt, consacra de nombreuses années à l'enseignement de l'anthropologie du langage, en particulier dans son application à la didactique du français. Entre les deux penseurs, il y avait une complicité intellectuelle, fondée sur la conviction partagée que le langage a souvent été maltraité par des traducteurs aveuglés par un christianisme réducteur. Voici comment Meschonnic formule ses propos :

Je sais, et de plus en plus, mais dès les *Cinq Rouleaux*, de 1968 à 1970, que c'est l'hébreu du poème et le poème de l'hébreu que je traduis, que j'ai à traduire. Ce que des imbéciles du présent prennent pour de l'archaïsme et, mieux encore, pour du fondamentalisme. Tant ils sont christianiséschrétinisés. Traduire c'est-à-dire faire, en français. D'où un enchaînement de décapages, pour re-rythmiser, et à partir de l'hébreu *ta'am*, le « goût », qui désigne la physique et la raison rythmique du continu dans le texte hébreu, je dis que je *taamise* le français, et pour ce texte « religieux », je lui enlève justement le « religieux » pour retrouver la poétique du divin qui le met en mouvement. (MARTIN, 2002, 121).

Pour Meschonnic, la traduction ne se réduit pas à la transposition des mots d'une langue à l'autre ; elle consiste à traduire le continu du langage inscrit dans le texte source. Il s'agit d'un processus créatif et actif, visant à « faire » en français ce qui existe en hébreu, tout en préservant la structure rythmique et poétique du texte original. Traduire, c'est « re-rythmiser », selon la notion choisie par Meschonnic, qui renvoie au terme hébreu *ta'am*, signifiant à la fois « goût » et raison rythmique du texte. Sa démarche consiste à libérer le texte de son aspect « religieux » pour en faire émerger une poétique du divin, capable de mettre en mouvement et d'animer le texte. Il met ainsi l'accent sur un travail à la fois de restitution et de transformation : en restituant le rythme, il transforme la langue cible, affectant la structure profonde du langage. Ce qu'il nomme le « continu » désigne ainsi le flux rythmique qui traverse le texte et qu'il cherche à retranscrire fidèlement dans la langue cible.

Les systèmes de traduction automatique, tels que la dernière version de Google Translate ou DeepL, reposent sur un principe fondamentalement différent de celui du continu. Ce sont des outils qui permettent de traduire instantanément des textes dans de nombreuses langues et de traiter des centaines de langues à travers le monde, en utilisant un réseau neuronal – une sorte de cerveau numérique – qui suit une logique spécifique d’encodage et de décodage des informations. Contrairement au continu, la traduction automatique se fonde sur un processus en étapes, où chaque mot de la phrase à traduire est transformé successivement, à l’aide de « pas temporels », selon la terminologie de Melanie Mitchell et Douglas Hofstadter (2021). À chaque pas, un mot est « encodé », c’est-à-dire converti en un code ou un vecteur-mot, le tout se produisant à une vitesse vertigineuse. Au fur et à mesure de ces étapes successives, des connexions se forment entre les mots, créant ainsi des ponts qui facilitent le transfert fluide des vecteurs-mots d’une langue à l’autre. Le réseau construit ainsi une représentation de la phrase à traduire, qui reste néanmoins une structure figée, malgré l’apparente perfection du résultat. Elle est certes en lien avec le contexte qui l’entoure, mais n’établit aucune correspondance avec le continu du langage, dont les parties ne sont justement pas séparées les unes des autres. La traduction automatique ne re-rythmiserait pas : elle néglige à la fois la physique et la raison rythmique du « continu ». Bien que la TA génère des traductions rapides et souvent irréprochables sur le plan terminologique, elle échoue à restituer le flux continu du langage, qu’elle efface. Elle dit, mais elle ne fait pas, le faire étant réservé à l’être humain. Aucune machine ne saurait écrire un poème : si elle peut en produire des représentations, des simulacres, elle demeure incapable de recréer ce qui en constitue l’essence même, à savoir les processus de subjectivation. Car le poème n’est pas une recombinaison d’éléments préexistants, mais un acte de subjectivation perpétuel, un renouvellement incessant du monde à travers le langage.

Meschonnic, qui n’a pas connu les dernières avancées de la traduction automatique, aurait sans doute qualifié le système de décodage opérant dans la machine de « violence invisible et audible » (MARTIN, 2002, 121). Cette violence, il la décelait déjà dans les théories traductionnelles fonctionnalistes ou sémiotiques, qui considèrent la traduction comme une transcription d’un texte dans une langue donnée – la langue cible – à partir d’un texte rédigé dans une autre langue – la langue source.⁴ Il est frappant de constater à quel point une critique adressée aux théories traductionnelles fonctionnalistes ou sémiotiques s’applique de manière plus aiguë encore à la traduction automatique. Celle-ci représente la concrétisation ultime, l’apothéose du signe porté à son paroxysme. Pour Meschonnic, une telle apothéose constitue une violence infligée au langage :

C'est contre cette violence invisible et inaudible, tant elle se confond avec des siècles d'habitudes de pensée du langage, où le familier est renforcé par les savoirs, qui ne permettent justement pas de reconnaître l'ignorance qu'ils déterminent et qu'ils se cachent à eux-mêmes, contre cette violence que j'apparais violent. La violence du poème contre le signe. Mais il n'y a pas de plus grande violence faite au langage que le signe, puisque le discontinu y empêche de faire entendre le continu, de le reconnaître et le pratiquer. (MARTIN, 2002, 121).

Si Meschonnic avait connu la traduction automatique, il aurait sans doute confié à son ami qu'il n'y a pas de plus grande violence faite au langage que cette forme de traduction. En effet, la terminologie utilisée dans la littérature spécialisée pour décrire le fonctionnement de la traduction automatique relève de l'anéantissement d'un sujet à traduire, réduisant ainsi l'idée même de « continu » et de « subjectivation » que nous avons développée dans la deuxième partie de notre article. À cet égard, la description du fonctionnement de la TA est particulièrement évocatrice : le texte à traduire serait contraint de passer par un 'goulet d'étranglement' – une expression lourde de sens –, illustrant ainsi la manière dont la traduction devient une production industrielle. Voici le libellé en question :

Le système de traduction basé sur le schéma encodeur-décodeur [...] présuppose que le contenu sémantique d'une phrase se laisse encapsuler dans un vecteur [...] en sortie de l'encodeur. On conçoit dans ces conditions que le sens d'une phrase sera d'autant plus difficile à encapsuler dans un tel vecteur qu'elle sera longue. Le vecteur [...] constitue par conséquent un goulet d'étranglement. (CHAUMARTIN, & LEMBERGER, 2020, 199)

La traduction contemporaine oscille sur un continuum entre subjectivation et goulet d'étranglement, un enjeu que nous avons cherché à mettre en évidence dans notre article. Ces dernières années, une orientation marquée vers l'intégration des nouvelles technologies a profondément modifié le paysage de la traduction. Des réformes de programmes, comme celle mise en place à la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Mons, illustrent ce tournant : les cursus intègrent désormais des notions comme la post-édition et la localisation, adaptées aux exigences d'un secteur en pleine mutation. Ce changement entraîne l'émergence de nouvelles compétences, et prépare une génération de traducteurs de plus en plus orientée vers des pratiques post-éditrices, voire localisatrices.

Cependant, bien que le goulet d'étranglement soit une réalité incontournable pour les traducteurs contemporains, il ne saurait constituer la seule référence sur laquelle fonder la formation des traducteurs de demain. Nous pensons et défendons comme point de vue qu'au-delà des défis techniques soulevés par la traduction automatique, il est tout aussi nécessaire d'affirmer la primauté de la subjectivation dans l'acte traductif. Comme le souligne Meschonnic, l'historicité d'une traduction, tout comme celle de l'œuvre originale, repose sur l'inscription d'un sujet – non pas un sujet grammatical, mais un sujet qui incarne le processus de subjectivation maximale du discours. Cette subjectivation, au cœur d'une traduction engagée, doit être envisagée comme un continuum – un continuum rythmique, sémantique et culturel (et non pas comme un continuum entravé par un goulet d'étranglement) – où le langage, porté par un sujet, trace une ligne de sens qui relie chaque traduction à l'histoire d'un discours, à la dynamique d'une culture et à l'essence d'une littérature.

Négliger cette dimension anthropologique comporte le risque de réduire une discipline millénaire à une mécanique de transfert portée à la perfection, mais privée de sa dimension subjective. Un tel rétrécissement de la pratique traductrice à une logique de traitement des données risque d'occulter son essence même : la restitution du processus de subjectivation. En oubliant que la traduction n'est pas seulement un acte linguistique, mais un acte profondément humain, cette discipline risque d'être dépouillée de sa richesse et de sa force. La traduction ne se limite pas à un échange de mots d'une langue à l'autre ; elle implique un processus complexe de restitution du continu, inscrit dans des contextes culturels et historiques spécifiques. Ce lien fondamental entre langage, culture et histoire humaine est ce qui confère à la traduction sa véritable profondeur et sa portée. Au-delà des défis technologiques qui caractérisent notre époque, c'est cette dimension vivante et humaine qui fait de la traduction un acte créatif et culturellement significatif, capable de traverser le temps et de bâtir des ponts entre les langues et les générations.

¹ Cette formule, qui prend un tour d'autant plus humoristique lorsqu'on sait que Meschonnic a traduit une partie de la Bible, apparaît dans un extrait d'un article qu'il a consacré à Émile Benveniste, extrait que nous citerons ci-dessous. (MESCHONNIC, 1995, 33)

² Certains commentateurs n'hésitent pas à affirmer que cette relation repose sur une « identité de sens ». Toutefois, de nombreux philosophes et linguistes – en particulier ceux qui conçoivent le sens de manière rigoureuse et technique – rechignent à soutenir qu'une traduction puisse véritablement préserver une telle identité. (Notre traduction.)

³ Par exemple : « Chaque fois que la parole déploie l'événement, chaque fois le monde recommence » (BENVENISTE, 1966, 29), ou encore « ce présent est réinventé chaque fois qu'un homme parle [...] » (BENVENISTE, 1974, 73).

⁴ Cf. la définition 1 dans la première partie de notre article.